

Filiation

Andrée Dahan et Louise Deschênes

Numéro 74, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6043ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dahan, A. & Deschênes, L. (2006). Filiation. *Brèves littéraires*, (74), 86–92.

ANDRÉE DAHAN
LOUISE DESCHÊNES

Filiation

Laval, le 19 mai 2006

Chère Louise

Le surplace, la glorification de soi, la banalité du propos, les lieux communs que génère notre société guettent l'écrivain s'il ne prend soin de les remettre en question. À moins d'être un génie, le ressourcement est un acte salutaire pour ceux qui, pensant que l'on n'est jamais tout à fait construit, recherchent la confrontation. Du moi à l'autre, il faut passer par une dépossession de soi qui, en elle-même, est un acte d'humilité.

Parler avec toi de nourritures intellectuelles, de celles qui mettent en contact avec les écrivains de son choix, c'est un peu se mettre à nu, révéler qui sont ceux qui élisent domicile chez moi, dans mon bureau, entre les planches de ma bibliothèque et qui, en quelque sorte, constituent mon aréopage, cette assemblée virtuelle d'écrivains à qui je sou mets mes écrits, les comparant aux leurs, notant l'originalité de leur forme et m'incitant à modifier ou à détruire, le cas échéant, mon récit.

Puisque, de toute évidence, « tout a été dit »* avant nous (guerre, amour, mort, déception, violence, abandon, recherche de soi, malheurs, angoisses, etc.), je prends plaisir à noter dans l'agencement de leurs chapitres, de leurs mots, dans l'originalité de leurs portraits, dans leur syntaxe, dans leurs métaphores, sous les non-dits, ou les rapprochements inattendus de mots, tout ce qui transforme un sujet apparemment banal en une œuvre d'art.

Pour t'écrire, j'ai placé près de moi les nombreux cahiers de notes personnelles, accumulées depuis plus de quarante ans et groupées en thèmes. J'y ai noté et annoté des phrases, voire des paragraphes, des scénarios qui m'ont éblouie. Dans l'espace de leurs œuvres, j'ai creusé leur subtilité, noté l'humour noir, ironique ou ravageur, l'expression qui m'a saisie et, quand arrive une panne d'écriture, je vais m'y ressourcer.

Voici au hasard quelques exemples :

« On ne capte pas un paysage, on lui laisse l'initiative et on va sans savoir où. »

Anne Walter

« La mort est du domaine de l'art puisqu'elle est du domaine de l'imaginaire. Elle transcende la vie en attendant son heure. »

Yves Trémorin

* L'expression devenue cliché me semble un peu courte ! Depuis La Bruyère et son « Tout est dit et l'on vient trop tard... », l'idée mériterait réflexion. Ce qui pourrait faire l'objet d'une prochaine lettre. Qu'en dis-tu ?

« Sa bouche s'est perfectionnée pour devenir une petite mitrailleuse sonore. »

Botho Strauss

En feuilletant mes carnets, défilent devant moi les noms de Dominique Noguez, Antonio Skarmeta, Yves Simon, Tatiana Tolstoï, Beigbeder, Tahar Ben Jelloun, Virginia Woolf, Alejo Carpentier... Je me délecte de la poésie des uns, de la musique des autres, de l'humour ou du sarcasme comme chez Juan José Saer :

« [...] même si le dernier dieu de l'Occident s'était incarné, comme on dit, [...] et s'était fait crucifier à trente-trois ans afin que les grands magasins, les supermarchés et les boutiques de cadeaux multiplient leur chiffre d'affaires, le jour de son anniversaire. »

Si je garde autant d'auteurs modernes dans mes bibliothèques, mis à part les classiques qui m'ont formée, c'est qu'en chacun d'eux, j'ai admiré et aimé quelque chose de leur talent. Ainsi, ai-je appris l'art de l'intégration du dialogue dans le récit, à travers l'œuvre de Georges Sféris, *Six nuits sur l'Acropole*.

La mise en structure d'un récit précède, chez moi, l'écriture et fuit la chronologie. La technique du labyrinthe ou de la spirale dans *La jeune fille au luth* m'a été inspirée par Garcia Marquez et par plusieurs scénarios de films et de pièces modernes ; c'est l'écrivain Heinrich Böll qui m'a fait adopter l'alternance systématique des chapitres de *L'Exil aux portes du paradis*. Comment passer sous silence l'influence des Kundera, Gary, Cixous, Duras, cette

dernière cultivant l'art de ciseler le silence dans ses mots.

Lundi 22 mai

C'est la fête des Patriotes. Dehors, les érables baignent dans la lumière maussade de ce printemps-automne ! Je viens de lire la chronique littéraire de Robert Lalonde dans *Le Devoir* du week-end. Un morceau de choix qui me touche. « La marche du cavalier ». La morosité du jour s'est fondue dans la lumière de ses mots. Hormis ses sources, je me reconnais dans son introduction. Elle aurait pu être mienne : c'est le thème dont nous parlons ! Je me sens complice. Il a, en outre, réussi à me convaincre d'acheter le livre.

On a décrit mon écriture comme une écriture en coups de poing. C'est personnel, dû à mon tempérament, à ma vie, à mes révoltes, enfin à ce que je suis. La fréquentation des écrivains reste source d'apprentissage à la maîtrise de soi. L'autodidacte que je suis, s'invente une grammaire stylistique indispensable. L'assimilation des techniques et du savoir-faire n'est pourtant pas pastiche et le « moi » reste indemne. Elle construit autour de lui un espace architectural, musée personnel de phrases et de mots qui nourrissent toute fascination, mais qui n'exclut jamais la transgression vers de nouveaux horizons.

Andrée

Chère Andrée,

Je me demande parfois ce qui m'a amenée à l'écriture. L'enfance, bien sûr, le sentiment de solitude ressenti très tôt et un questionnement profond face à ma place dans le monde. Et puis la sensibilité qui a pu se développer au contact des textes des écrivains. J'ai toujours été une lectrice vorace. J'ai eu la chance, dès mon très jeune âge, de fréquenter la bibliothèque de Québec : L'Institut canadien. C'est là, dans l'odeur des livres et des vieilles boiseries que j'ai abordé le monde troublant de la littérature. D'abord, des contes, puis des bandes dessinées, pour finalement apprécier, adolescente, les œuvres d'Antonin Artaud, tous les surréalistes en fait, Claude Gauvreau, poète du Québec, et surtout Réjean Ducharme dans son incroyable *L'avalée des avalés*. Ce roman constitue un texte fondateur pour moi, car il m'a fait découvrir un éclatement du style et une pensée à la fois profonde et acerbe. Oui, il s'agit de nourritures intellectuelles. Sans les livres, je serais morte de faim, à cette époque. Certaines phrases sont des coups de fouet comme celle-ci tirée de *L'avalée des avalés* : « Folie n'est pas déraison, mais foudroyante lucidité » ; ou encore l'inoubliable première phrase : « Tout m'avale ».

J'aime imaginer que les livres se parlent entre eux, qu'il existe des réseaux complexes d'affinités comme dans les relations humaines. Les livres préférés, ceux que l'on garde dans nos bibliothèques personnelles pour simplement pouvoir les feuilleter, les relire ou

les regarder, révèlent beaucoup, comme tu le dis si bien dans ta lettre, de soi.

Durant la période de mes études en lettres à l'université, j'ai baigné dans l'univers singulier de Duras. La fascination ressentie devant les textes de cette écrivaine m'a permis de raffiner mon style et de créer des atmosphères. Duras dit : « On ne trouve pas la solitude, on la fait », et je crois que je peux apprécier le travail de la solitude dans ses textes. De même, j'ai eu mes périodes Kafka, Céline, Virginia Woolf, Dostoïevski. Ces auteurs, à leur façon, m'ont imprégnée de leur regard sur le monde comme si, à travers leurs métaphores, leurs personnages, ils libéraient des sentiments jusque-là plongés dans l'ombre. Comme le dit si bien Céline : « Au commencement était l'émotion ».

Présentement, je suis attirée par les auteurs suédois : Goran Tunstrom, Torgny Lindgren, Herbjorg Wassmo. La découverte d'un auteur est un moment capital que je pourrais comparer à la découverte d'une nouvelle fenêtre donnant sur un paysage à la fois étrange et familier. Je ne peux pas m'empêcher, lorsqu'un livre me plaît, de lire toutes les œuvres de son auteur, le plus souvent de façon continue. Cela me permet de plonger dans l'univers particulier qui m'est offert.

Je pourrais parler encore longtemps des textes qui m'ont marquée. Impossible de dissocier le caractère intimiste et introspectif de mes écrits de mes influences littéraires. Je cherche l'émotion, c'est elle qui me captive lorsque je lis, car, à travers elle, j'appréhende une pensée qui s'interroge sur le monde, le désir et la solitude. Je pense à Marie Gagnier, Suzanne Jacob,

Louise Dupré, Andrée A. Michaud, Sylvain Trudel, des écrivains québécois dont je surveille les nouveaux titres. Et bien sûr, Nancy Huston qui m'a éblouie par son merveilleux *Cantique des plaines*.

Beaucoup d'auteurs que tu cites dans ta lettre me sont inconnus et j'espère avoir le temps de les découvrir bientôt. Certains d'entre eux deviendront peut-être des incontournables pour moi.

Oui, tout a été dit. Beaucoup d'écrivains ont parlé de cette réalité. On affirme souvent que tout est dans la manière ou le style. Je serai heureuse d'échanger avec toi sur ce thème dans la prochaine lettre.

Je terminerai par une citation de Kafka qui, je crois, exprime l'expérience exceptionnelle que peut être la lecture d'un texte.

« On ne devrait lire que les livres qui nous piquent et nous mordent. Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? »

Louise